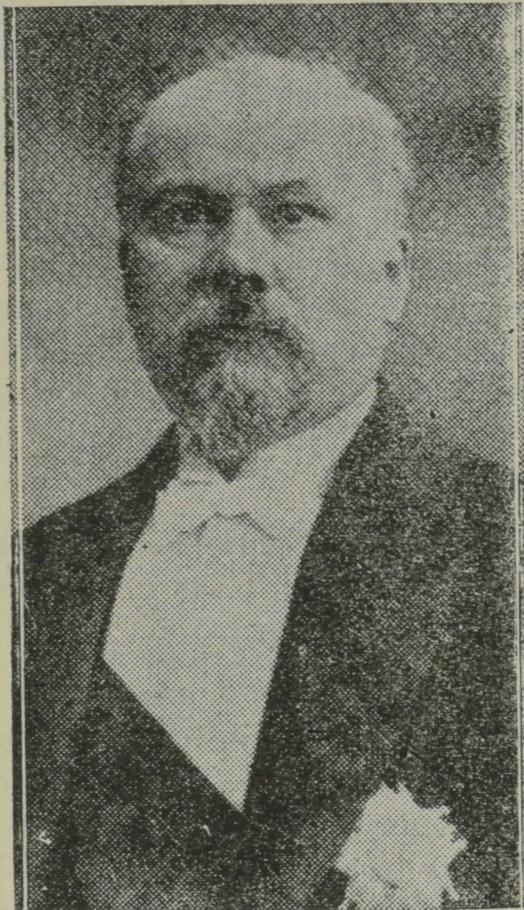


# France et Grande Bretagne

UNE MAGISTRALE ÉTUDE DE M.

POINCARÉ



M. RAYMOND POINCARÉ,

*Nos lecteurs liront avec intérêt l'extrait suivant du magistral article publié par M. Raymond Poincaré dans la Revue des deux Mondes au sujet des relations politiques de la France et de l'Angleterre, à la suite de la grande Guerre.*

*L'auteur a voulu mettre en relief les prétentions exagérées de l'Angleterre après la victoire commune, obtenue surtout par le sang des Français. Il fait, en particulier, devant le monde entier, le procès de Lloyd George, mais en des termes si mesurés dans leur exactitude, en un style si captivant par son impeccable courtoisie dans la discussion la plus serrée, qu'on se surprend à confondre ce réquisitoire formidable avec l' "éloge gracieux servi à un " confrère " au jour de sa " réception " sous la Coupole.*

*Il passe en revue les capitulations successives de la France devant l'Angleterre et montre le dessein tenace de notre " alliée " d'amener l'Allemagne à composition par la bienveillance et la douceur, de la gagner par les présents et de nous prier de faire les frais de la réconciliation.*

*On lira avec émotion et gratitude cette synthèse remarquable où chaque mot rappelle un fait, sous-entend une idée, cache une allusion.*

Le regrettable malentendu qui a éclaté, à propos de la Haute-Silésie, entre M. Lloyd George et le Gouvernement français, n'était malheureusement que trop facile à prévoir. Il y a de longs mois déjà que, dans toutes les questions qui touchent à la Pologne, la politique des Alliés, est mal accordée ; et, du reste, à quiconque ne ferme pas les yeux à l'évidence, les " surfaces de friction " apparaissent chaque jour plus nombreuses entre l'Angleterre et la France. L'Entente cordiale, Dieu merci ! n'est pas en péril, mais si nous voulons la maintenir intacte, nous devons nous rendre exactement compte des petits dissentiments qui la menacent, et rechercher loyalement les moyens de la fortifier. Ce serait faire injure au caractère britannique que de n'avoir pas le courage de parler franchement dans une crise dont l'issue dépend, en grande partie, de notre sincérité. Les plus solides amitiés sont faites de confiance mutuelle, et c'est un déplorable système que de vouloir ruser et jouer au plus fin avec ceux dont on tient à garder l'estime.

CHACUN DES ALLIÉS EST ENTRÉ EN GUERRE  
POUR SON PROPRE COMPTE : AUCUN, PAR  
SUITE, N'EST LE DÉBITEUR DE L'AUTRE

Avant la guerre, l'Entente cordiale n'était consacrée par aucun acte diplomatique. L'accord de 1904, qui avait réglé les litiges pendants entre la Grande-Bretagne et la France, n'avait pas, par lui-même, le caractère d'une alliance. C'est la pratique qui a peu à peu, établi entre les deux nations de tels rapports d'intimité que, pour l'examen de tous les grands problèmes européens, leurs chancelleries cherchaient naturellement à se concerter. Après l'attentat de Serajevo, lorsque l'attitude de l'Autriche et de l'Allemagne devint inquiétante pour la paix du monde, rien ne nous permettait de préjuger les résolutions de l'Angleterre. Elle n'avait aucun engagement envers nous. La ville de Londres avait chaleureusement acclamé le France, en 1913, dans la personne du Président de la République ; la ville de Paris avait fait, en 1914, au roi George V un accueil enthousiaste ; mais nous n'avions aucune certitude d'être soutenus par l'Angleterre s'il plaisait à